

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Joseph VOGEL

Oedipe-Roi, de Sophocle (Théâtre en Agaune)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1952, tome 50, p. 26-32

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Œdipe-Roi

DE SOPHOCLE

Parmi les centaines de tragédies représentées dans l'Athènes des V^e et IV^e siècles av. J.-C, bien peu sont parvenues jusqu'à nous, et ce petit nombre même reste en général ignoré du public habituel de nos théâtres. Si on les lit encore, on ne les joue presque plus.

Deux œuvres pourtant obtiennent toujours un accueil favorable de la part de tous les publics. Ce sont l'Antigone et l'Œdipe-Roi de Sophocle. Pour que ces tragédies, après vingt-cinq siècles d'histoire humaine, conservent une telle jeunesse, il faut qu'il y ait en elles quelque chose qui les situe comme en dehors du temps et de l'espace. La noble figure d'Antigone, cette jeune fille inflexible jusqu'à la dureté et pleine pourtant d'une immense tendresse, reste vraiment pour nous l'incarnation de la conscience morale qui brave les ordres injustes des tyrans. « Antigone peut mourir, on a pu la mettre aux fers, à la torture, jusqu'à ce qu'elle signe une rétractation : sa voix, on l'entend toujours. »

Ce qui permet à Œdipe-Roi d'être repris tel quel sur nos théâtres modernes tient sans doute moins à sa portée spirituelle qu'à sa valeur strictement scénique. Certes, le public d'Athènes trouvait un enseignement dans l'effroyable malheur que le roi Laïus, en désobéissant à l'ordre d'Apollon, avait attiré sur lui et sur les siens. Mais nous, qui ne croyons plus aux dieux ni aux devins, l'aspect religieux de ce drame ne nous touche guère. Si la pièce de Sophocle reste à nos yeux un chef-d'œuvre, c'est que jamais peut-être on n'avait traité un sujet plus tragique avec un tel sens de la tragédie.

LA LEGENDE D'ŒDIPE

Elle était constituée dès avant la composition des poèmes homériques ; il y est fait allusion dans l'Iliade, et l'Odyssée en expose les traits essentiels. De multiples détails avaient dû s'ajouter encore par la suite, jusqu'au temps où Eschyle en fit la matière d'une trilogie dont seule la troisième partie, *Les Sept contre Thèbes*, nous a été conservée. Un chœur de cette dernière tragédie nous renseigne sur l'état de la légende à cette époque. En voici les grandes lignes.

Un oracle d'Apollon avait interdit à Laïus, roi de Thèbes, d'avoir des enfants. S'il désobéissait, son fils un jour le tuerait puis épouserait sa propre mère. Laïus ne tint pas compte de la défense du dieu, et sa femme lui donna un garçon. Craignant cependant l'oracle, il ordonna de tuer ce fils maudit. L'enfant — c'était Œdipe — fut sauvé par un berger qui l'emporta à l'étranger. Longtemps après, revenant sans le savoir dans sa patrie, le jeune homme rencontre en chemin son père qu'il ne connaît pas. Ils se querellent et Œdipe tue le vieux roi. Continuant sa route, il arrive à l'endroit où s'était posté le Sphinx, un monstre moitié femme et moitié oiseau, qui dévorait tous les passants incapables de résoudre ses énigmes. Œdipe trouva la réponse et la Bête se tua de dépit.

Arrivant enfin à Thèbes, où l'on connaît déjà l'assassinat de Laïus et la mort du Sphinx, Œdipe est choisi comme roi par le peuple délirant d'enthousiasme et, en montant sur le trône, il épouse la veuve de son prédécesseur. Voilà l'oracle réalisé : le fils de Laïus a tué son père et épousé sa mère. Plus tard, Œdipe devait apprendre quels crimes infâmes il avait commis : tandis que sa mère se pendait, lui-même se crevait les yeux et quittait sa patrie.

LA TRAGÉDIE DE SOPHOCLE

Une destinée aussi tragique devait séduire un homme de théâtre. Pourtant, il y avait une difficulté. La tragédie grecque ne peut comporter des épisodes aussi différents et aussi éloignés dans le temps et l'espace que les événements qui se déroulent de la naissance à la mort d'Œdipe. Elle obéit en effet à des lois analogues à celles qui ont régi le

théâtre classique français. Le poète devait donc s'attacher à un seul épisode, et veiller encore à ce que celui-ci ne dépassât pas les limites conventionnelles de temps et de lieu. Mais opérer un tel choix, concentrer toute l'attention sur une brève partie de la vie d'Œdipe en reléguant les autres à l'arrière-plan sous forme d'allusions ou de récits, c'était affaiblir considérablement le tragique du sujet. On se trouvait donc dans une impasse d'où seul un dramaturge de génie pouvait sortir.

Nous ignorons comment Eschyle résolut la difficulté, puisque son Œdipe est perdu. Ce qui paraît néanmoins certain, c'est qu'il choisit, comme le fera Sophocle, le moment où Œdipe apprend les crimes qu'il a commis autrefois sans le savoir. Rien cependant ne nous permet d'entrevoir comment se faisait l'horrible révélation. On ne peut que le regretter, car c'est là que se montre le génie de Sophocle : avant de mettre sous les yeux d'Œdipe les horreurs dont il s'est chargé, il nous retrace toute la vie de son héros dans des scènes concises et fortes, bien liées et toutes nécessaires à la progression du drame. La légende est là avec tous ses éléments ; aucun ne manque et aucun n'est extérieur à l'action principale.

Pour que la catastrophe finale prît tout son relief, il fallait qu'Œdipe nous fût montré au début de la pièce dans toute sa grandeur, encore tout resplendissant de la gloire que lui avait conférée sa victoire sur le Sphinx et son accession à la royauté. Ce n'était pas facile, puisque ces événements étaient vieux de quinze ou vingt ans. Sophocle, au moyen d'un épisode qui est sans doute de son invention, réussit à les remettre au premier plan. Il imagine en effet que la peste ravage Thèbes et que le peuple, se souvenant qu'Œdipe autrefois l'a délivré d'un fléau non moins affreux, ne place d'espoir qu'en son roi et en la puissance de son intelligence. Et c'est la grandiose première scène, où un vieux prêtre de Zeus, parlant au nom de tout le peuple massé devant le palais, rappelle à Œdipe que celui qui a vaincu le Sphinx peut seul écarter ce nouveau malheur : « Ne crois pas, Œdipe, ...que nous t'égalions aux dieux. Mais tu es pour nous le premier des hommes... C'est toi qui nous as délivrés du tribut de la Bête... Le Sphinx n'a plus chanté ses énigmes. Tu l'as vaincu avec l'aide d'un dieu... Aujourd'hui encore, accorde-nous ton secours... Une seconde fois sois toi-même. »

Après nous avoir ainsi reportés de nombreuses années en arrière et redonné à la gloire d'Œdipe l'éclat de sa première jeunesse, Sophocle va concentrer notre attention sur un fait

non moins ancien et non moins important, le meurtre de Laïus. En effet, le roi a envoyé Créon, son beau-frère, consulter Apollon pour savoir comment arrêter le fléau. Et voici la réponse du dieu : la peste ne cessera que si l'on retrouve et punit l'assassin de Laïus. La tâche n'est pas facile : « Comment retrouver la piste d'un vieux crime ? » dit Œdipe. Pourtant, il se charge de mener lui-même l'enquête : « Bien. J'éclaircirai cette autre énigme... Le dieu et le pays réclament une vengeance, je m'offre à l'accomplir. » Le spectateur, qui connaît le meurtrier, sent l'angoisse s'éveiller en lui à la pensée qu'Œdipe va consacrer toute la puissance de son esprit à se plonger lui-même « dans un abîme de douleur inouïe ». Nous reviendrons d'ailleurs sur cet aspect du drame, propre à Sophocle, qui nous permettra de dégager une des lois de son théâtre.

Sur le conseil de Créon, Œdipe interroge en premier lieu le devin Tirésias. Celui-ci connaît la vérité, mais ne veut pas la dire. Il se décide pourtant devant les menaces du roi. La fureur d'Œdipe ne connaît alors plus de borne, et il soupçonne Créon et le devin d'avoir ensemble machiné cette accusation pour le perdre et prendre sa place. Il condamne son beau-frère à mort et les deux hommes se querellent avec violence. Arrive Jocaste, que tout ce bruit intrigue. Apprenant qu'à l'origine de cette dispute il n'y a que les paroles d'un devin, elle croit pouvoir tranquilliser l'esprit de son mari en lui prouvant par un exemple précis que les devins n'en savent pas plus que les autres : « Autrefois, un oracle fut rendu à Laïus : la destinée du roi était de périr de la main d'un fils que je lui donnerais. Or, Laïus a été assassiné par des brigands, au cours d'un voyage, à un carrefour. » Ces derniers détails, sur lesquels elle insiste pour donner plus de force à sa preuve, iront à l'opposé de ce qu'elle espérait. En effet, Œdipe se souvient du meurtre qu'il a commis en arrivant à Thèbes, à la croisée de trois chemins. Tout ce qu'il apprend alors de Jocaste, dans un dialogue pathétique, sur la personne du roi et les circonstances de sa mort, concorde avec ce qu'il sait lui-même, avec ce qu'il a fait.

A cause du prétendu complot de Tirésias et de Créon, l'enquête avait risqué de tourner court ou de se perdre sur une fausse piste. Mais voilà qu'une parole lancée comme en passant l'a fait tellement avancer qu'elle semble bien près d'être achevée, et la tragédie avec elle.

Mais c'était aller un peu vite, et il fallait laisser à Œdipe le temps d'apprendre encore que sa victime était son père et que la mère de ses enfants était aussi la sienne. Sophocle

s'est donc ménagé la possibilité de poursuivre son œuvre en laissant un espoir à Œdipe. D'après le récit de Jocaste, Laïus avait été assassiné par des brigands. Or Œdipe était seul. Comme la reine tient ces détails de l'unique compagnon du roi qui avait échappé au massacre, il faut à tout prix interroger de nouveau ce témoin¹.

On attend donc cet homme, lorsque arrive un messager. Il vient de Corinthe annoncer que le vieux père d'Œdipe, le roi Polybe, est mort, et que le peuple de cette ville attend son fils pour lui succéder. Œdipe venait de raconter dans la scène précédente comment il avait autrefois quitté sa patrie pour se soustraire à un oracle prédisant qu'il tuerait son père et prendrait sa mère pour épouse. La première partie de la prédiction était donc fausse, puisque Polybe est descendu dans la tombe sans que lui-même y fût pour rien. Pour ne pas s'exposer cependant à une union incestueuse avec sa mère, il déclare qu'il ne retournera jamais à Corinthe. Pensant alors bien faire, le messager lui apprend qu'il n'a rien à redouter, le roi et la reine n'étant que ses parents adoptifs. « C'est moi, lui dit-il, qui t'ai reçu jadis d'un berger de Laïus et t'emmenai à Corinthe où le roi t'éleva comme son fils. »

Jocaste dès lors a tout compris et rentre dans le palais où elle se pend. Œdipe fait chercher le berger, qui lui apprend qu'il tenait l'enfant de Jocaste elle-même. Œdipe comprend à son tour : « Maintenant tout est clair, prodigieusement clair. » Il se précipite comme un fou dans les appartements de Jocaste, trouve son cadavre et de désespoir se crève les yeux.

Un dramaturge moderne n'aurait sans doute pas été plus loin. Sophocle ajoute une très longue scène, la plus émouvante de tout son théâtre, où il fait reparaître Œdipe aveugle, la face tout ensanglantée par l'acte furieux qu'il vient de commettre. Ce n'est pas qu'il ait cherché par là un moyen trop facile de faire impression sur le public, mais cette conclusion très « théâtrale » s'imposait doublement à lui.

Il lui importait d'abord de nous montrer ce qu'était devenu Œdipe, « le premier des hommes », fier de la supériorité de son intelligence, le roi vénéré de son peuple, en un

¹ Sophocle ne nous dit pas pourquoi cet homme a menti, mais nous le devinons facilement : ayant fui comme un lâche au lieu de défendre son maître, il tenait à faire croire, pour s'excuser, que les agresseurs étaient nombreux.

mot le vainqueur du Sphinx que nous avons vu dans la première scène. Et c'est à la même porte du palais où il s'était tenu au début de la pièce qu'il reparaît maintenant, sorte de fantôme, malheureux broyé par la souffrance et comme anéanti par la honte, reste misérable de l'homme qui avait porté si fièrement un nom désormais abhorré.

C'était de plus une tradition chez les Grecs qu'une tragédie ne se terminât pas par un acte violent. On y ajoutait en général une sorte de prolongement lyrique où le héros, comme le spectateur, s'habitue à la douleur et se l'assimile plus profondément. « Ainsi ennoblie par les larmes, dit Maurice Croiset, cette douleur toute vive, dont la cruauté aurait paru intolérable, descend lentement dans les âmes et s'y répand jusqu'au fond. »

ŒDIPE-ROI ET L'ART DE SOPHOCLE

Dans l'architecture si savante de cette tragédie, les invraisemblances ne manquent certes pas. Aristote déjà en avait noté quelques-unes. Comment croire par exemple qu'Œdipe ne se soit jamais soucié de connaître l'identité de sa victime, ou que les circonstances de la mort de Laïus lui soient restées si longtemps inconnues ? N'est-ce pas lui qui demande à Créon si l'on n'a jamais fait d'enquête ? Ce soin, manifestement, lui incombait à lui-même comme successeur immédiat du défunt ; et ce faisant, il n'aurait que veillé à sa propre sécurité, comme il le dit d'ailleurs au début : « Qui-conque a tué le roi peut vouloir ma mort. En le servant, je sers ma cause. » Et Jocaste, pourquoi n'a-t-elle rien fait ? Créon explique bien que l'attention des Thébains a été entièrement absorbée par un autre malheur, « le Sphinx et ses énigmes ». Mais ce malheur écarté, est-il vraisemblable que la mort de Laïus n'ait plus intéressé personne ?

Remarquons d'abord que ces invraisemblances tiennent pour la plupart à la légende elle-même et qu'il n'était pas au pouvoir de Sophocle de les supprimer. Il devait compter avec elles, tout en les respectant. Une seule issue lui restait donc : construire une tragédie si prenante que le spectateur n'eût pas le loisir de se poser des questions. Il y est arrivé. A la première audition, la pièce ne présente aucune faille. Il faut l'étudier pour s'apercevoir des invraisemblances que nous avons relevées, d'autant plus que celles-ci ne concernent pas à proprement parler le déroulement du drame, mais des événements bien antérieurs.

Si la destinée d'Œdipe nous intéresse à ce point dès le début, c'est que dès le début nous sentons qu'il sera la victime de sa propre intelligence. Thèbes est ravagée par la peste : quoi de plus sage que de consulter l'oracle ? Il faut trouver le meurtrier de Laïus : n'est-ce pas à Œdipe, l'homme intelligent entre tous, qu'en incombe le soin ? Mais lorsqu'une fois un héros de Sophocle a pris une décision bien réfléchie, rien ne peut l'arrêter en chemin. C'est là le fond même de sa conception dramatique. Si Eschyle mettait au premier plan la volonté des dieux, Sophocle y ajoute la volonté humaine, et l'essence du tragique est constituée chez lui par le jeu de ces deux volontés, l'une mystérieuse, patiente, sûre de son fait et toute-puissante, l'autre pressée, sujette à l'illusion et profondément faible dans son énergie même. Et tandis que la puissance surnaturelle du Destin plane au-dessus de la pièce, le principe d'action de la tragédie réside dans la seule volonté du héros.

Certes, l'imprévu ne manque pas dans Œdipe-Roi. Mais les révélations qui se précipitent, fortuites en apparence, c'est Œdipe qui va les chercher où elles se cachaient, qui les lie et les interprète. Tout serait peut-être resté dans l'ombre, n'était sa froide détermination d'aller toujours plus loin dans la vérité. Plus il se doute que la lumière lui sera fatale, plus il met de passion à dissiper les ténèbres. La catastrophe qui l'écrase est vraiment son œuvre, elle était déjà contenue tout entière dans sa résolution initiale de consulter l'oracle.

Est-ce à dire qu'Œdipe ait mérité son sort ? Là n'est pas la question pour Sophocle ; sa pensée profonde, il faut la chercher dans les paroles finales du Coryphée : « Les dieux sont nos maîtres. »

Joseph VOGEL